

Mort et renaissances d'une revue toujours vivante

Jacques Pelletier

Numéro 246, automne 2013

Actualité de *Parti pris*

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70143ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pelletier, J. (2013). Mort et renaissances d'une revue toujours vivante. *Spirale*, (246), 33–35.

Mort et renaissances d'une revue toujours vivante

PAR JACQUES PELLETIER

Cinq ans à peine après sa création, *Parti pris*, qui a connu un développement fulgurant — ralliant une large partie de la jeunesse militante de l'époque autour de la problématique englobante du « socialisme décolonisateur » —, s'autodissout. Elle reconnaît ainsi, *de facto*, son incapacité à trouver une issue aux contradictions et aux tensions apparues, au fil des années, à l'intérieur même d'une perspective d'abord unificatrice.

Un premier courant, chez ses animateurs, estime en effet que, dans la lutte de libération nationale, il faut accorder la priorité au combat pour l'indépendance, quitte à appuyer la bourgeoisie nationale (qui en est le principal élément porteur), dans le cadre d'une alliance ponctuelle et tactique. En réaction à cette position, émerge un second courant qui estime plutôt que le combat pour l'indépendance et le socialisme doit d'abord être pris en charge par les travailleurs réunis dans leur propre organisation politique, la priorité devant, dans cette optique, être accordée à la création du Parti révolutionnaire.

Plus ou moins explicitée tout au long de l'existence de la revue, cette divergence va devenir impérieuse et se cristalliser au moment de la création du Mouvement souveraineté-association (MSA) par René Lévesque, en 1967, atteignant alors un point de rupture indépassable. Certains animateurs de *Parti pris* — et parmi eux des membres fondateurs, dont Pierre Maheu et Jean-Marc Piotte —, décident à ce moment d'appuyer ou, plus directement encore, de rejoindre le MSA. D'autres, qui se sont joints plus récemment à la revue, dont Gilles Bourque, Gilles Dostaler et Luc Racine, se révèlent partisans de la création d'un parti révolutionnaire qui s'inscrirait dans le prolongement du défunt Mouvement de libération populaire (MLP).

Cette opposition, centrale sur le plan théorique, stratégique et tactique, va conduire à l'éclatement, puis à la disparition, d'une entreprise qui a su admirablement exprimer et synthétiser les aspirations d'une jeunesse qui entendait non seulement analyser, mais transformer en profondeur son époque.

S'éclipsant officiellement du paysage intellectuel à l'été 1968, suite à son autodissolution, la revue n'est pas morte pour autant. Elle continuera longtemps d'avoir

des effets et des prolongements dans le champ culturel et politique, à travers l'action ultérieure de ses animateurs ou de ceux qui, à différents titres, se réclameront de son héritage, que ce soit positivement, en se situant dans ses traces, ou négativement, en s'en démarquant (autre manière de reconnaître son influence).

REPRISES ET RELANCES DANS LES ANNÉES DE POUDRE

On retrouvera ainsi le rayonnement très direct de *Parti pris* dans le mouvement étudiant de l'automne 1968, notamment dans les termes de ses slogans, apparentés à ceux des étudiants français et américains, mobilisés quelques mois plus tôt, mais aussi aux mots d'ordre suggérés par la revue dans ses analyses du syndicalisme étudiant québécois, perçu comme un élément particulièrement dynamique du processus de libération nationale en cours. On le retrouve de manière encore plus évidente dans la propagande et les manifestations agitées des groupes hyper militants de la période, notamment celles du Front de libération populaire (FLP), mouvement qui s'inspire de l'expérience du MLP et qui compte dans ses rangs d'anciens membres de ce groupe formés à l'école de l'action directe¹.

On rencontre, par ailleurs, une influence plus diffuse de la sensibilité contre-culturelle de la revue (sensibilité exprimée surtout dans les derniers textes de Paul Chamberland et de Pierre Maheu qui y ont été publiés) dans les lieux où ce courant se développe au cours des années 1970 : dans la bohème montréalaise, entre autres, ainsi que dans une large partie de la jeunesse, dépolitisée après la crise d'Octobre 1970 et qui cherche une nouvelle manière d'exprimer sa révolte contre la société de consommation qu'elle refuse viscéralement. Sur le terrain existentiel, également, cette sensibilité irrigue plus particulièrement l'expérience des communes auxquelles participent Chamberland et Maheu. Dans le champ de la communication et de l'intervention socioculturelle, enfin, elle inspire les revues et publications auxquelles ces derniers — et plus particulièrement Chamberland — collaborent : la revue *Mainmise*, notamment, créée à l'automne 1970, qui se définit comme un média alternatif d'information au service du grand mouvement de révolution de la vie quotidienne (mouvement dont la contre-culture se réclame explicitement)².

La tendance marxiste de la revue va connaître, pour sa part, un prolongement à travers le mensuel *Chroniques*, fondé en janvier 1975 par un « collectif de production » réunissant des intellectuels progressistes, dont deux ayant participé à *Parti pris* : Jean-Marc Pottle et Patrick Straram. Cette nouvelle revue tentera de définir une troisième voie entre deux perspectives d'analyse auxquelles elle s'oppose : celle, nationaliste, véhiculée par le Parti québécois (PQ) et ses alliés, et celle, dépolitisée, de la contre-culture qu'ont empruntée Chamberland et Maheu. Elle se propose de faire la critique des productions culturelles bourgeoises à la lumière de la théorie de la lutte des classes et de contribuer au développement d'un art et d'une culture révolutionnaires, donnant ainsi un écho à certaines avenues élaborées dans le domaine culturel lors de la dernière période de *Parti pris*³.

Elle n'atteindra toutefois pas son objectif, ne parvenant pas à se ménager un espace propre dans le champ déjà occupé par les courants auxquels elle s'affronte. Difficulté à laquelle s'ajoutera encore la concurrence féroce des groupes marxistes-léninistes, dont la tendance politique est prédominante dans l'extrême gauche et dans le milieu culturel où elle s'impose dans plusieurs secteurs, notamment celui des revues. *Chroniques* devra ainsi polémiquer avec *Stratégie*, revue créée par de nouveaux et jeunes intellectuels qui contestent son orientation à partir d'une perspective de gauche qui se prétend davantage radicale. Ébranlée par ces escarmouches et ne parvenant pas à rejoindre un lectorat stable, *Chroniques* disparaîtra après une existence aussi brève qu'agitée.

La variante autogestionnaire du « socialisme décolonisateur », piste explorée dans *Parti pris* et défendue, entre autres, par Gabriel Gagnon, va infléchir l'orientation de *Possibles*, revue trimestrielle fondée par ce dernier et Marcel Rioux (avec le concours et la caution symbolique de Gaston Miron) au cours de l'année 1976-1977. *Possibles* cherche sa voie entre un double refus de la social-démocratie réformiste, tendance dominante dans le PQ du début de la décennie 1970, et du communisme « réellement inexistant », comme aimait à le qualifier, avec un humour grinçant, Daniel Bensaïd. Elle la trouve du côté d'un socialisme d'inspiration libertaire axé sur l'autogestion, dans la perspective d'une indépendance à réaliser en alliance avec les éléments les plus progressistes du Parti québécois, conformément à l'option privilégiée par Gagnon au moment de la disparition de *Parti pris*. La revue *Possibles*, qui a traversé les dernières décennies tant bien que mal et qui existe encore aujourd'hui en format électronique, conserve toujours l'esprit autogestionnaire de ses origines, affirmant la nécessité de l'autonomie des personnes et des groupes pour l'exploration de ce qu'elle appelle « les nouveaux possibles sociaux ».

DE L'INDÉPENDANCE ET DU SOCIALISME AU « PRINTEMPS ÉRABLE »

De manière plus générale, mais aussi plus feutrée, *Parti pris* va inspirer également les groupes populaires et politiques

qui se situent dans la mouvance « indépendance et socialisme », un courant minoritaire dans une gauche dominée au cours de la décennie 1970 par les groupes marxistes-léninistes qui imposent bruyamment leur hégémonie sur une fraction significative du mouvement social. On retrouve de même son esprit, sinon carrément ses analyses, dans des réseaux de militants comme le comité Québec / Chili, actif sur le front de la solidarité internationale, ou encore au Centre de formation populaire (CFP), qui s'oppose aux visées et aux manœuvres de contrôle des groupes populaires par les organisations marxistes-léninistes.

Sous une forme plus immédiatement politique, cette orientation imprègne aussi les positions des groupes trotskystes, le Groupe marxiste révolutionnaire (GMR) et le Groupe socialiste des travailleurs du Québec (GSTQ), petites organisations rivales reprenant toutefois, chacune à leur manière, le binôme indépendance / socialisme. Il en ira de même, au tournant des années 1980, dans des organisations comme le Regroupement pour le socialisme (RPS) ou le Mouvement socialiste (MS), bien que ces dernières accordent plus d'importance au socialisme qu'à l'indépendance dans leur représentation publique, tout en opérant leur fusion sur le plan programmatique, où l'on sent nettement l'influence de la fraction davantage marxiste de *Parti pris*.

Ce rayonnement s'amointrit-il par la suite ? À première vue, on pourrait estimer que c'est le cas : dans le nouveau cycle historique qui s'ouvre au début des années 1980, caractérisé par la montée du néolibéralisme et la mondialisation des marchés, la problématique de la décolonisation semble moins pertinente, de même que les termes qui l'expriment. La notion d'indépendance, au Parti québécois, est congédiée au profit de la souveraineté-association et le socialisme est décrit comme une vieille lubie appartenant à un passé révolu et n'intéressant plus que de minuscules organisations politiques vouées à la marginalité.

Ainsi reléguée aux oubliettes, la perspective de *Parti pris* a connu une existence spectrale durant deux décennies avant de resurgir, de manière inattendue, dans le parti Québec solidaire (QS) et dans le tout récent « Printemps érable ».

Québec solidaire reprend en effet, à sa façon, le flambeau du courant « indépendance et socialisme » qu'il repense dans le contexte du néolibéralisme triomphant qui caractérise aujourd'hui le développement capitaliste. Ce parti ne reprend pas, au sens strict, la théorie du socialisme décolonisateur, devenue largement obsolète. Il en conserve cependant l'esprit, en réaffirmant le caractère indissociable de la revendication indépendantiste et de la lutte pour la justice sociale (sinon pour le socialisme) dans le Québec actuel.

Les protagonistes du « Printemps érable » renouaient, pour leur part, probablement sans trop le savoir, avec une tradition qui ne cesse de faire retour depuis des décennies sous des formes originales suggérées, chaque

fois, par les transformations de la conjoncture. Initialement conçu comme une lutte pour la gratuité scolaire — objectif central du mouvement étudiant des années 1960 —, leur combat allait bientôt se métamorphoser en critique globale et en refus radical du type de société dont cet enjeu est un révélateur. Certains anciens de la revue, dont Laurent Girouard, Gérald McKenzie et Jean-Marc Piote, parmi d'autres, l'ont bien vu, rejoignant le mouvement et y retrouvant « *l'esprit frappeur* », pour reprendre l'expression de Victor Hugo, de leurs propres aspirations de jeunesse, réactivées de manière intuitive par une génération qui est ainsi l'héritière d'une revue qui demeure toujours bien vivante. †

1. Pour mieux connaître cette période d'agitation, on pourra se reporter avec profit aux ouvrages récents de Jean-Philippe Warren (*Une douce anarchie. Les années 68 au Québec*, Montréal, Boréal, 2008, 309 p.) et de Sean Mills (*Contester l'empire. Pensée postcoloniale et militantisme politique à Montréal, 1963-1972*, Montréal, Hurtubise, 2011, 360 p.).
2. Sur ce mouvement, se reporter à la contribution de Jules Duchastel, « La contre culture : l'exemple de *Main Mise* », dans *L'avant-garde culturelle et littéraire des années 70 au Québec*, Jacques Pelletier (dir.), Montréal, Cahiers du département d'études littéraires de l'UQAM, 1986, p. 61-81. Dans le même livre, on trouvera une analyse de Joël Pourbaix consacrée à « La posture utopiste » de Paul Chamberland au cours de cette période (p. 83-97).
3. On en trouvera une illustration intéressante dans l'article de Gilles Bourque, Michel Pichette, Narcisso Pizzaro et Luc Racine intitulé « Productions culturelles et classes sociales au Québec » (*Parti pris*, vol. 4, n°s 9-12, été 1967, p. 43-75).



Gérald Godin : poète, éditeur et « prisonnier de guerre »

PAR GÉRARD FABRE

*Un vendredi seize
un vendredi de petit matin
un vendredi du tabarnaque
un de ces vendredis
qu'on aimerait mieux être mort
que d'en vivre le quart du bout
dla fin dlaqueue de la centième partie
un de ces vendredis des quatre injustices
des neuf interrogatoires
des quatre cent cinquante arrestations
un vendredi policier
huit par banc
par chars de quarante
un vendredi de porte défoncée
un vendredi tranché épais
un de ces hosties
de vendredis
le cœur étranglé*

*trépané empalé
les dents soudées pour toujours
un de ces jours comme si le métro
nous passait dessus
à la station Berri-Demontigny
un jour sans rien un jour sans cœur
un jour gouvernemental
un jour de machine d'État
un jour d'armée
un jour crotté
un jour de longue mémoire
et de courte justice
un jour des trois colombes
un jour que j'ai
de travers dans le cul
un jour de bulldozer politique
ils arrivèrent chez moi
pour me faire parler*

— Gérald Godin, « Un jour! »

La poésie revêt une importance majeure dans *Parti pris* dès sa fondation et jusqu'à sa disparition. Si l'on s'attache au nombre d'articles publiés dans la revue montréalaise, trois auteurs viennent en tête². Les deux premiers, Paul Chamberland et Pierre Maheu, figurent parmi les fondateurs de la revue. Quant au troisième, Gérald Godin, il

signe une trentaine de contributions de 1964 à 1966. Après avoir évoqué la « Crise à *Parti pris* » en mai 1966, ce poète natif de Trois-Rivières (1938-1994) ne participera plus qu'à un seul numéro, le dernier, celui de l'été 1968 (« La poésie en 1968 : quelques réflexions »). Il reviendra en 1978 sur le « schisme » qui a déchiré la rédaction : « *À la fin, la revue*